

ÅSA ERICSDOTTER

L'épidémie

roman traduit du suédois
par Marianne Ségol-Samoy



actes noirs
ACTES SUD

Titre original :
Epidemin
Éditeur original :
Albert Bonniers Forlag, Stockholm
© Åsa Ericsson, 2016

Illustration de couverture : © Andreas Englund

© ACTES SUD, 2020
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-13849-3

ÅSA ERICSDOTTER

L'épidémie

roman traduit du suédois
par Marianne Ségol-Samoy

ACTES SUD

L'homme parvient souvent moins bien à se maîtriser qu'il ne le pense. Une trop grande confiance en sa capacité de contrôler ses impulsions engendre un comportement impulsif. Une partie importante de la population a un problème de self-control. La consommation d'alcool et de cigarettes ainsi que les problèmes de surpoids indiquent qu'il existe une absence de confiance de la population envers l'État. Ces comportements irrationnels justifient son intervention.

“Les calories coûtent”, rapport ESO 2011,
ministère des Finances suédois

Dieting is the most political sedative in women's history; a quietly mad population is a tractable one.*

NAOMI WOLF, *The Beauty Myth*

*My face is a numb, but I'm insane in here**.*

EVE ENSLER, *The Good Body*

* “Les régimes sont le sédatif le plus politique dans l'histoire de la femme ; une population malade est une population malléable.” (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

** “Mon visage est comme anesthésié, mais à l'intérieur je suis folle.”

La scène se déroule à Ramstein en Allemagne.

C. L. Jackson est un officier américain ayant un passé au Viêt-nam. Ulrika, une jeune Suédoise diplômée d'une école d'infirmières, est venue rendre visite à une amie qu'elle n'a pas vue depuis l'école primaire. C'est le printemps. Les cerisiers sont en fleur. L'endroit ne paie pas de mine. La base aérienne américaine domine la région. Ulrika sort tard le soir, elle est belle, elle se promène les épaules nues. Les Américains sont rudes, mais elle ne peut pas s'empêcher de répondre à leurs sourires. L'homme est un géant dans son uniforme. Hey, you. À peine a-t-elle le temps de succomber qu'il la presse contre le mur. Son érection est une arme. Il a été aux commandes d'une série de charges fructueuses, mais celle-ci est sa plus avilissante. Elle crie comme une bête.

Neuf mois plus tard, elle fait adopter son fils par un couple fortuné de Kåbo, à côté d'Uppsala, en Suède. Le docteur ès lettres Bertil Thomson-Jaeger et son épouse Amber, une femme maigre et infertile. Landon est le nom de baptême donné au garçon : la longue colline. Le jour de la cérémonie, la famille Jaeger est assise côté droit à l'église, le soleil darde ses rayons bleus à travers les vitraux.

Vingt ans plus tard, Landon reçoit une lettre. Il vient juste d'emménager dans la rue Skolgatan à Uppsala. Dans quelques mois, il commencera ses études à l'université. Ulrika lui demande pardon ou soulage son cœur, impossible de trancher. "Ton père", écrit-elle en indiquant le prénom, le nom et l'âge estimé. Plus loin, elle donne le nombre des soldats américains tombés sur le

champ de bataille, comme si cela faisait partie de l'héritage. Il l'a violée, l'Allemagne cette année-là était infestée de porcs. Puis l'accouchement infernal. Et cette douleur chronique dans le bassin.

Quelque temps plus tard, lorsque Landon essaie de la contacter, elle est introuvable. Le nom du père est inscrit parmi ceux des soldats morts.

La honte a attendu vingt ans pour se manifester. Aujourd'hui, elle reprend ses droits. Landon a les cheveux blonds et le teint si clair qu'il pourrait être norvégien. Il n'est d'ailleurs pas rare qu'il soit pris pour quelqu'un du pays voisin. Il est grand. Ses joues pâles sont criblées de taches de rousseur. Depuis des mois, il laisse pousser sa barbe.

Il est plus délicat que tous les hommes qu'elle connaît. Certaines femmes le méprisent d'ailleurs pour ça. La seule chose qu'il n'a pas peur de toucher, c'est la nourriture. D'autre part, il a une passion pour la guerre du Viêtnam. Un grand nombre de DVD de documentaires trônent sur les étagères au-dessus de sa télé. Un jour, il tombe par hasard sur le département d'études nord-américaines. Il coche tous les cours, les uns après les autres. Quelque part, il arrivera bien à comprendre ou à se reconnaître. "Papa." Un vague malaise, une photo en noir et blanc des archives de Washington, une mâchoire carrée. Mais la violence demeure pour lui un sentiment étranger.

Jusqu'à ce moment-là.

Voilà toute l'histoire. Lorsque Landon et Rita se rencontrent, tous les deux ne vont pas tarder à être diplômés et à fêter la fin de leurs études la tête ceinte d'une couronne de laurier. C'est le nouveau millénaire, la Suède recule économiquement. Les premières interviews de Johan Svärd se propagent comme un feu d'artifice dans le flot de l'actualité. "Nous allons vers une catastrophe sanitaire galopante liée à l'obésité." "Dans une génération, un Suédois sur trois sera en surpoids." Le nouveau parti veut révolutionner la santé publique et rendre la Suède de nouveau svelte. De grandes réformes sont promises. La chirurgie bariatrique sera subventionnée. Derrière la rhétorique virulente du chef de parti, Landon entend sa mère obsédée par le poids. Pour lui, l'homme

est fou, le Parti de la santé est une mauvaise blague. Le populisme de droite montre son côté le plus risible.

Sept ans plus tard, lorsque Landon et Rita se séparent, Johan Svärd est devenu le chef du gouvernement. Rita est tombée en dessous des quarante-neuf kilos.

I

Il était le genre d'homme à s'excuser après avoir éjaculé. Une camarade de cours avait lâché cette phrase lors d'une fête et tout le monde avait ri. Ce qui était injuste puisque personne ne le connaissait. Et même si Landon s'était demandé ce qu'ils en savaient, tous ces cons, ça faisait quand même mal.

Demandez à Rita, voulait-il leur dire.

Rita Peters avait fait une entrée fracassante à la beuverie estudiantine des thésards. Elle était vêtue d'un pull rayé qui lui moulait la poitrine et avait une voix stridente qui ne l'avait pourtant pas empêchée de grimper sur la table et de pousser la chansonnette. Il avait fallu plusieurs heures à Landon avant d'oser l'accoster. Elle était spécialiste de littérature moderne avec une prédilection pour le slam. Il était spécialiste des États-Unis dans un département que personne ne connaissait. Mais quelque chose en lui capta son attention.

Elle saisit sa délicatesse entre ses doigts et l'émietta. Pour la première fois depuis la lettre d'Ulrika, il eut quelque chose à quoi se raccrocher. Parfois ils se rendaient tous les deux dans la maison de campagne des Thomson-Jaeger à Kavarö et ils s'asseyaient chacun à un bout du canapé pour travailler leur thèse. Sur la culture macho dans la poésie slam pour elle, sur Olof Palme et la tension avec les États-Unis pour lui. Le soir, ils se serraient l'un contre l'autre dans le lit avec deux litres de crème glacée et regrettaient d'avoir gaspillé la journée à ne pas être ensemble.

Landon leva les yeux de son bureau. Il fallait qu'il arrête de penser à elle. Tôt ou tard, il faudrait qu'il arrête. Dès qu'il

la voyait dans un des couloirs, son cœur se serrait. Rita était aujourd'hui si décharnée qu'elle en était devenue grise.

Il avait consacré de nombreuses années à l'aimer. La dernière en vain. Finalement, il avait rangé ses effets personnels dans des cartons et avait quitté leur appartement de l'avenue Luthagesplanaden. Un vélo elliptique et un tapis de course avaient remplacé le canapé devant la télé. Partout traînaient des haltères, des élastiques de pilates, des manuels d'exercices physiques et des magazines luxueux avec des recettes de smoothies aux choux et d'incroyables régimes de stars hollywoodiennes. Rita n'entrait plus jamais dans la cuisine, et de la salle de bains s'échappait une odeur aigre d'acétone.

Ça faisait des mois maintenant. Rita avait repris le poste de maître de conférences en littérature comparée de Gloria Öster après le départ forcé de celle-ci. Et Landon occupait celui de chercheur postdoctoral dans le département d'études nord-américaines. Il ignorait pendant combien de temps encore il allait pouvoir rester. Lors de son dernier contrôle de santé, il avait frôlé l'avertissement écrit. "IMGM 41 !" s'était écrite l'infirmière en secouant la tête de façon alarmante. L'Institut pour la nutrition était arrivé à la conclusion que la vieille mesure pour évaluer le poids corporel, l'IMC, donnait des résultats trop généreux. Les gens de grande taille pouvaient s'en tirer.

C'étaient exactement les mots qu'ils avaient prononcés. Comme s'il était question d'un crime.

L'indice de masse grasse et musculaire était devenu la meilleure arme du Parti de la santé. C'était l'IMGM qui déterminait l'aptitude des gens à leur profession. Un IMGM supérieur à 42 leur interdisait d'exercer un métier dans le secteur public. La première fois qu'il avait entendu la proposition du gouvernement, Landon n'en avait pas cru ses oreilles. Aujourd'hui, il était nettement moins naïf quant au Parti de la santé et il avait compris qu'ils étaient prêts à aller très loin. Dans le département, un des maîtres de conférences avait dû quitter son poste, de même que les deux nouveaux thésards. *Ce n'est pas de notre ressort*, avait répondu le directeur des études à Landon et à ses collègues lorsqu'ils avaient protesté contre ces licenciements. *La décision vient des instances supérieures.*

Les gens acceptèrent le décret du gouvernement sans broncher. Johan Svärd n'aurait pas pu mieux se positionner. Pile entre l'Alliance et les sociaux-démocrates. Si on ne prêtait pas attention à la boussole électorale, on optait par défaut pour le Parti de la santé. Ce n'étaient pas seulement les vieux conservateurs comme les époux Thomson-Jaeger qui tombaient sous le charme du jeune séducteur, Landon avait également des amis de gauche qui jubilaient chaque fois que le chef du gouvernement montait à la tribune pour décréter une nationalisation.

L'université était devenue le territoire des traîtres. À la cafétéria, les discussions tournaient exclusivement autour de ce qui pouvait se manger ou non et de la quantité de sport nécessaire pour éliminer ce qu'on venait d'ingurgiter. À présent, Landon s'asseyait seul à une table pour échapper à toutes ces conneries. L'obligation de faire du sport n'arrangeait pas les choses. Au beau milieu de la nuit, on pouvait voir des gens sortir de la nouvelle salle de sport dans le département de théologie, le tee-shirt trempé et la tête gonflée comme une grosse sucette rouge, le regard vide et les yeux cernés.

Comme Rita, se disait-il. Puis il évacuait cette pensée de sa tête.

Il attrapa un des livres brochés dans le carton posé par terre et apposa sa signature sur la page de garde. Un nouveau collègue de Stockholm voulait lire sa thèse et il n'avait rien contre le fait d'alléger sa pile de quelques grammes.

Pendant des années, il avait cherché son père, sa thèse n'étant qu'un prétexte. Rita était la seule à être au courant. Et après coup, il regrettait presque de le lui avoir dit. *Les Relations suédo-américaines entre 1968 et 1974*. La version finale avait eu comme sous-titre *Le Problème Olof Palme*. Une abstraction en soi. Olof Palme critiquait la guerre du Viêtnam, ce qui énervait les Américains. L'ambiance glaciale persista si longtemps que la Suède faillit ne pas recevoir de témoignage amical des États-Unis sous la forme d'une pierre de lune.

Durant trois semaines, Landon était resté enfermé dans les archives à Washington à feuilleter des documents officiels, des photos de l'armée américaine, des listes de déplacements de troupes. Il faisait un froid de canard. C'était le mois de

février et la ville était recouverte d'un tapis de neige de deux mètres d'épaisseur. Chaque soir, à dix-sept heures trente, il s'installait dans le bus pour rentrer à l'auberge de jeunesse où il logeait et il buvait un café dans un gobelet en papier tout en mangeant un paquet de biscuits à la figue.

Son directeur de thèse à Uppsala était ravi de son engagement. Mais le brouillon que Landon lui envoyait chaque soir n'était qu'un moyen de détourner ses soupçons. Seuls le bibliothécaire et lui savaient à quoi il occupait ses journées. Et cela n'avait rien à voir avec le Premier ministre suédois assassiné.

Il finit par trouver la photo. Le héros de guerre. Calen Logan Jackson. Une coupe en brosse couleur blond lin. Des médailles sur le revers de la veste.

Sa découverte avait eu lieu six mois avant sa rencontre avec Rita. Ni Bertil ni Amber n'étaient au courant de la lettre d'Ulrika. En réalité, Landon n'avait personne à qui se confier. Ce soir-là, il prit le bus jusqu'au Capitole puis s'assit sur les marches. Les lampadaires répandaient un halo de lumière brumeux à travers les flocons de neige. Les chasse-neige faisaient des allers-retours sur la place déserte.

Le souvenir le plus marquant de cette soirée était le froid glacial. Il n'avait plus de place pour les autres. Dès le lendemain matin, il retourna aux archives et poursuivit ses lectures. La correspondance sur Palme le radical et les réunions pénibles et inquiétantes du Parti de gauche suédois. Un rapport sur le défilé du 1^{er} Mai dans le grand parc de Humlegården. La thèse progressait avec une rapidité inattendue. Les armées américaines avançaient avec détermination et quittaient progressivement le cerveau de Landon, lui permettant de se concentrer sur ce pour quoi il était à Washington.

Six mois plus tard, il participa à cette beuverie entre étudiants et tomba amoureux.

La grille d'évacuation de la douche était rouge de sang. L'eau chaude qui s'écoulait sur sa plaie provoquée par le coup de fouet la piquait. La musique grondait à travers les murs fins de l'ancienne salle de billard sur la place Silvia. À tel point que le sol tremblait. Le cours suivant avait déjà commencé.

— On accélère ! On accélère !!!

Les hurlements de la coach résonnaient dans la salle de douche. Rita Peters avait signé un contrat : de votre responsabilité, toute éventuelle blessure, etc. Mais elle s'en foutait. *Faites ce que vous voulez de moi.*

L'eau s'arrêta. Elle contempla sa cuisse. Une longue entaille ensanglantée. Elle ne s'était arrêtée que quand elle avait eu des vertiges. Et là, le coup de fouet. Aucune excuse.

— ET-UN-ET-DEUX-ET-UN-ET-DEUX-ET...

Ici, elle était la plus grosse de toutes. Les filles autour d'elle sur les tapis de course n'avaient que la peau sur les os et de grosses veines qui palpitaient au rythme de leurs pulsations cardiaques. Rita avait honte. Elle avait voulu reprendre un cours, mais il n'y avait plus de place. Comment allait-elle pouvoir rester assise à attendre pendant une heure ? Juste rester assise ? Elle avait bu trop d'eau. Son ventre était gonflé et tendu. Bientôt ils penseraient qu'elle était enceinte. S'il y avait une chose qu'elle n'était pas, c'était bien ça...

— C'EST REPARTI !

Le camp d'entraînement Fight-Or-Die. Tout le monde à Hollywood faisait ça. Les coachs n'acceptaient aucune protestation. Si on quittait une machine, on devait payer.

Rita mastiquait son chewing-gum avec frénésie. Ses deux paquets de chewing-gums sans sucre y étaient passés, mais son corps continuait à crier famine. Lorsque l'eau se remit à couler, sa plaie la fit de nouveau souffrir.

— Rita P. ?

Elle sursauta.

Une femme blonde maquillée à outrance passa la tête dans la salle de douche.

— Tu t'es inscrite pour un cours supplémentaire ? Nous avons un désistement. Tu peux venir si tu veux.

Rita cligna des yeux. Sa tête fit un mouvement de haut en bas sans même qu'elle s'en rende compte.

ACÉSULFAME-K, ASPARTAME, FRUCTOSE, GLUCOSE, MIEL, LACTOSE, SIROP D'ÉRABLE, SIROP DE MAÏS, SACCHARINE, SACCHAROSE, STÉVIA, SUCRALOSE.

Helena Andersson saisit la feuille sur la table de la cuisine et la jeta à la poubelle avec les autres devoirs de Molly. *Ne prends pas ça trop au sérieux, ma chérie. Ce ne sont que des mensonges.*

Elle attrapa les paquets de pâtes sur l'étagère et les fourra dans le sac en papier posé par terre. Elle resta un moment à fixer les placards. Devait-elle aussi prendre le cacao ? Le sucre vanillé ?

Finalement, elle mit tout ce qu'elle pouvait dans le sac et le déposa dans le vestibule. Elle avait réussi à caser les ustensiles de ménage dans un des cartons. Dans le sac bleu Ikea étaient empilés des serviettes et des draps. Helena jeta un œil sur le portemanteau croulant sous les vêtements. Quand on n'avait pas le courage de ranger, ça se terminait toujours comme ça.

Elle attrapa les manteaux. Un pour chacune, se décida-t-elle. Et aussi la combinaison d'hiver de Molly. Les bonnets et les écharpes, elles pourraient les mettre directement sur elles. Il faisait déjà assez froid pour ça. Et quand Molly reviendrait de l'école, elle ferait elle-même sa valise. Si elle connaissait bien sa fille, celle-ci se contenterait d'emporter ses peluches et ses magazines *Donald Duck*. Peu importe. De toute façon, Molly ne mettrait jamais autre chose que son pull avec la tête de chat.

Elle sourit tristement en y pensant. *Ma petite chérie.*

La première fois que Helena avait entendu parler de la réforme scolaire, elle avait pensé que c'était une mauvaise

blague. Le nouveau programme était un projet insensé où les matières principales seraient radicalement réduites. Tous les enfants suédois feraient du sport l'après-midi, certaines classes "spéciales" y consacraient toute la journée. C'était une mesure temporaire, avait précisé Johan Svärd. "Les situations d'urgence exigent des solutions d'urgence", et ainsi de suite. Dès que les enfants concernés atteindraient un poids acceptable, l'enseignement reprendrait normalement.

Rien que d'y penser, ça la mettait dans une rage folle. Que voulaient-ils ? Ne comprenaient-ils pas que quelques années de régime à l'école primaire causeraient des troubles alimentaires chez les gosses ? Molly avait huit ans et se trouvait maintenant dans la classe "spéciale" où on lui enseignait la nutrition. Helena et d'autres parents étaient allés voir le chef d'établissement pour protester, mais il avait rejeté la responsabilité sur le gouvernement. Il ne faisait que suivre les directives nationales. Il n'avait aucun pouvoir et blablabla.

Lorsque Molly avait été placée dans la nouvelle classe, Helena était déjà au chômage depuis six mois. Il en avait suffi de trois pour détruire le peu d'amour-propre que sa vie d'adulte avait réussi à lui donner. Un temps d'épreuves. *Vois ça comme une chance de faire disparaître tes bourrelets !* lui avait dit le chef du personnel du centre de soins de Gimo en faisant un signe de tête vers son ventre.

Elle attrapa la combinaison de Molly et tira sur les manches. Pourrait-elle la mettre jusqu'à la fin de l'hiver ? Sa doudoune rose était déjà serrée. Quelques jours auparavant, Molly lui avait raconté qu'un garçon dans la cour s'était moqué d'elle à ce propos.

Cette putain d'école. La semaine précédente, Molly était rentrée avec un nouveau livre à lire : *Lily fait un régime*. Sur la couverture, on voyait une fille, les larmes aux yeux, devant un miroir en train de tâter la graisse sur son ventre. La quatrième de couverture expliquait que Lily, sept ans, en avait assez qu'on se moque d'elle à cause de ses rondeurs et qu'elle avait décidé d'avoir de nouveau des amis.

Helena avait feuilleté le petit livre pendant quelques minutes.
Âge : 6-8 ans.

Au lieu de le jeter, ce qui avait été sa première impulsion, elle l'avait parcouru avec Molly. Elle savait qu'à l'école ils la forceraient à le lire. Il était devenu impossible de discuter avec Martina, sa maîtresse. Plus vite sa fille l'aurait lu, plus vite elle pourrait passer à autre chose. Helena l'avait laissée pointer du doigt les parties illustrant l'intolérance et la discrimination, et lui avait ensuite proposé d'imaginer sa propre histoire qui s'appellerait *Lily est de nouveau joyeuse*, où la pauvre Lily se rendrait compte que, dans la vie, il y avait des choses plus rigolotes que la nourriture et l'obsession de l'apparence.

Dorénavant, c'était comme ça qu'elle devait appréhender les devoirs à la maison. Déconstruire ce que sa fille avait appris durant la journée. Ça en devenait pathétique. Tous les soirs, elle essayait d'obtenir des informations sur la journée d'école de Molly. Elle veillait à ce qu'il y ait suffisamment de goûter pour sa fille, afin qu'elle ne reste pas trop longtemps le ventre vide. Mais il ne fallait pas compenser le manque d'amour par de la nourriture, se persuadait-elle. Et ne pas compenser la nourriture par de l'amour. L'équilibre était difficile à tenir. Toutes ces conneries finiraient quand même par l'abîmer.

Elle-même avait gâché ses années d'adolescence en s'efforçant de maîtriser les courbes généreuses qu'elle avait reçues en héritage de la famille Andersson. Et il n'y avait rien qu'elle souhaitait plus que d'épargner cet avenir-là à Molly. Il ne s'agissait pas de mauvaises habitudes alimentaires. Helena avait essayé de l'expliquer à l'infirmière scolaire. Mais en vain. Dans la famille Andersson, toutes les femmes étaient larges de hanches et bien en chair. Ses années de régime ou de tentatives de régime avaient eu pour seul résultat de développer ses rondeurs. Finalement, elle s'en était plus ou moins bien sortie, mais qu'en serait-il pour Molly ? Pendant combien de temps allait-elle être obligée de lutter contre elle-même ?

Les conditions étaient lamentables. À la place d'un repas à la cantine, les élèves de la classe "spéciale" recevaient un substitut de repas faible en calories. Et il était bien sûr interdit d'apporter de la nourriture de chez soi. Molly et ses camarades de classe n'avaient pas le droit d'être assis à la même table que

les autres dans le réfectoire. Les élèves normaux ne devaient pas risquer de devoir partager leur repas avec les déviants.

Ce n'était pas exactement ce qui avait été écrit dans la lettre l'informant du changement de classe de Molly, mais presque. *Nous ne voulons stigmatiser personne.* Molly n'avait pas mis plus de trois secondes à comprendre de quoi il était question – les gosses avaient huit ans, pas huit mois – et Helena n'avait pas pu mentir. Elle avait dit la vérité : c'était une expérience et c'était le nouveau gouvernement qui l'exigeait. *Tu sais, c'est comme ce qui s'est passé avec mon travail. Mais c'est temporaire. Bientôt tout redeviendra comme avant.*

Là, elle altérait sans doute un peu la vérité. Ils avaient bien dit qu'il n'était question que d'une période "test", mais c'était une formulation que Helena avait tellement entendue qu'elle en avait la nausée. Les mesures provisoires de Johan Svärd avaient tendance à être tout sauf temporaires.

Avant de s'en aller, elle retourna dans la cuisine et souleva la pile de courrier posée sur le meuble d'angle pour vérifier qu'il ne reste pas de factures à payer. Une boule se forma dans son ventre quand elle vit la brochure que l'infirmière scolaire avait donnée à Molly. Le papier glacé scintillait sous la lumière de la lampe. L'illustration sur la couverture montrait un cochon rose allongé dans un lit d'hôpital avec un bandage autour du ventre.

IL FAUT SOUFFRIR POUR ÊTRE BEAU

Helena serra les dents. C'est exactement ça qu'ils avaient fait à Emil.

Elle n'arrivait toujours pas à y croire. Même pour les adultes, une opération de réduction de l'estomac était souvent émotionnellement dévastatrice. Helena avait lu des choses à ce sujet durant ses études d'infirmière. Ne jamais pouvoir manger de quantités normales rendait la vie impossible dans beaucoup de contextes sociaux. Sans parler du poids psychologique : le fait de ne pas pouvoir manger pour celui qui auparavant cherchait une compensation dans la nourriture. Quelle influence cela aurait-il sur un enfant ? Sur un garçon de sept ans qui n'avait plus que quelques centimètres d'estomac.

Helena plia une des écharpes de Molly. L'opération d'Emil avait échoué. Martina, la maîtresse, le leur avait annoncé à la réunion où tous les parents étaient présents. Durant quelques minutes, Helena n'avait pas compris ce qu'elle leur disait. L'un des parents avait proposé une cérémonie, mais Martina avait écarté l'idée. Au milieu d'un trimestre, il n'y avait pas de temps pour ce genre de chose. Peut-être pourraient-ils le faire plus tard. *Il n'y a pas d'urgence, si on peut dire.*

Helena frissonna. La lettre que Martina avait remise à Molly la semaine précédente avait fait l'effet d'un couperet. *Nous aimerions que les parents collaborent avec l'établissement. Les listes de nourriture, d'exercices de sport, etc., qui vous ont été distribuées en début de trimestre doivent être respectées également hors de l'école. Malgré cela, Molly n'obtient pas les résultats escomptés. Nous nous demandons à quoi cela est dû. Faites-vous un effort supplémentaire à la maison avec la nourriture ? Même pour vous, comme source d'inspiration ?*

Helena bouillonnait intérieurement. Le seul effort supplémentaire qu'elle avait l'intention de faire, c'était de se retenir pour ne pas aller à l'école foutre un coup de poing dans le visage maigre de Martina.

C'est également pour cette raison qu'elle s'était levée tôt et qu'elle avait commencé à faire ses valises dans sa maison de Gimo. La brochure de l'infirmière était mauvais signe. La lettre de Martina aussi. Deux garçons de la classe de Molly avaient déjà dû subir une opération. L'un d'eux était mort. Il était temps de partir. Au moins temporairement.

L'appartement de la rue Skolgatan était dans un désordre indescriptible. Des livres traînaient partout ainsi que des boîtes de pizza et des tasses sales. Sur la vieille table en bois que Landon avait un jour ramenée des puces à l'aide d'un skate-board et d'une corde, étaient posées une vingtaine de photocopies d'articles empilées sans ordre apparent. Il était chargé d'écrire un chapitre sur la Suède et la guerre du Viêtnam pour un ouvrage scolaire. Afin de ne pas être dérangé, il avait décidé de travailler chez lui. En théorie, c'était une bonne idée : pas d'étudiants qui frapperaient à la porte avec des questions pile au moment où il était concentré sur un article, ou qui arriveraient à trois heures un vendredi après-midi avec leur mémoire à faire corriger. Même ses collègues ne pourraient pas l'interrompre pour lui proposer de prendre un café.

Ce dernier point était certes peu probable. Ça faisait des mois qu'il n'avait pas vu quelqu'un choisir autre chose qu'un thé au citron sans sucre au distributeur de boissons. Et quand il achetait une barre chocolatée pour son café, les gens le regardaient comme s'il avait perdu la raison. Mais en réalité, Landon Thomson-Jaeger n'était pas persuadé de mieux travailler parce qu'il était seul. Malgré cela, il ne pouvait pas se résoudre à retourner dans l'ambiance oppressante du département de l'université.

L'appartement posait aussi un problème. Il était trop grand. Il s'y sentait perdu.

Après avoir tourné en rond pendant une semaine à la recherche d'une solution, il décida de partir pour Kavarö. La maison

d'été avait été un lieu parfait lorsqu'il rédigeait sa thèse. Au moins dans ses souvenirs. Depuis le divorce de ses parents, celle-ci était restée vide. Bertil n'y avait pas mis les pieds depuis un an. Sans Amber, il n'en avait pas la force. Et même si la famille Thomson-Jaeger minaudait volontiers en prétendant adorer le côté rustique de l'endroit – Bertil était excessivement fier de sa Volvo 240 –, personne d'autre que Landon ne se plaisait réellement à Kavarö. La petite maison à Juan-les-Pins était bien plus attirante. Amber s'y était même installée. "À mi-temps", affirmait-elle, mais Landon ne l'avait pas vue sur le sol suédois depuis Noël dernier. Bertil venait de prendre sa retraite et restait dans sa grande villa à ressasser le passé. Landon trouvait d'ailleurs qu'il était devenu un peu gâteux. Il passait son temps à ressasser les mêmes anecdotes et à faire des mots croisés.

Bertil lui avait assuré qu'il pourrait se servir aussi bien de la maison que de la Volvo. Qu'il n'avait besoin ni de l'une ni de l'autre et que ni l'une ni l'autre n'avaient besoin de lui. Landon était modérément enthousiaste à l'idée d'aller lui rendre visite pour récupérer les clés. La dernière fois qu'ils s'étaient vus, ils étaient restés l'un en face de l'autre sans rien dire pendant une vingtaine de minutes, un gâteau trônant entre eux. Jusqu'à ce que Landon simule un coup de fil sur son portable et sorte dans le jardin. À son retour, Bertil était en train de ronchonner à propos du cours du dollar et du prix de l'immobilier en Suède. Peut-être allait-il tout vendre et s'installer à l'étranger lui aussi, disait-il. Landon n'avait pas su quoi répondre.

Il balaya l'appartement du regard, attrapa son sac à dos sur la table et y fourra son ordinateur, son chargeur et les articles les plus importants. Internet ne fonctionnait que de façon sporadique dans la maison. Il serait donc obligé de se fier à ses photocopies.

La nourriture, pensa-t-il, et il se mit à dresser une liste. Du pain à toaster, du beurre, du miel... du bacon. Du parmesan. Du papier-toilette ? Pourvu qu'il n'y ait pas de souris. La dernière fois, elles s'étaient bien amusées dans la maison pendant son absence.

Un instant plus tard, après avoir, à contrecœur, mis un point final à sa liste de courses qui se terminait par *échalotes* et *crème*

fraîche (s'il y avait une chose qui lui faisait oublier son travail, c'étaient les plats mijotés qui demandaient de l'attention aux fourneaux), il se rendit dans sa chambre pour prendre des caleçons et des chaussettes. Il aperçut son reflet dans le miroir. Ses cheveux blonds étaient si longs qu'ils commençaient à boucler. Sans parler de sa barbe. La fossette sur son menton, que Rita avait tant aimée, était maintenant impossible à discerner, quant à celles sur ses joues... Il tenta un petit sourire crispé. Ce n'était pas très réussi.

Avant de rencontrer Rita, il n'avait jamais eu de chance avec les femmes. Après leur séparation, il était revenu au point de départ. Il n'avait même pas trente ans et pour lui, le jeu semblait déjà terminé. Amber l'avait blâmé pour ça. *Regarde Rita*. Comme si son ex avait réussi et que c'était la raison pour laquelle elle était partie.

Peut-être était-il trop maladroit. Peut-être ne prenait-il pas assez d'initiatives. Les femmes voulaient des hommes avec de la poigne. Rita n'était pas la seule à avoir été claire à ce sujet. Un homme qui les mène à la baguette. Qui hurle leur nom par-dessus les toits. Un Johan Svärd au plumage scintillant avec quelque chose d'impénétrable dans les yeux. Des yeux tout sauf naïfs. (Rita était tombée sous le charme de Johan Svärd. Jamais Landon ne le lui pardonnerait.)

Lui-même n'avait aucune envie de jouer à ce jeu. Ses tentatives plus ou moins ambitieuses n'avaient tenu que quelques semaines. N'était-ce pas justement sa sensibilité qui avait séduit Rita ? Sa capacité à trouver le point douloureux dans le bas de son dos ou encore le nombre précis de tours de moulin à poivre qu'exigeait un plat. Mais la patience était unilatérale. L'art de savoir attendre faisait des miracles quand il s'agissait d'une sauce tomate ou d'un texte, mais en ce qui concernait l'amour, il fallait être impatient, voire brusque.

Landon jeta un œil dans sa penderie. Les chemises qui n'étaient pas trop petites (neuf fois sur dix, les cadeaux d'Amber étaient des incitations "bien intentionnées" pour lui faire perdre quelques kilos) avaient d'autres inconvénients. Quelques vieux tee-shirts feraient l'affaire. Fallait-il qu'il emporte un jean supplémentaire ?

Il referma la porte de la penderie. Les vêtements propres étaient en bonus. À cette époque de l'année, Kavarö était désert. Il n'avait pas besoin de tenir compte de l'exigence d'Amber qu'il soit vêtu conformément à son statut social.

Il ne lui restait plus qu'à aller chercher les livres qu'il avait commandés à la bibliothèque universitaire Carolina. Puis un court passage à Kåbo pour emprunter la Volvo et supporter une pause-café avec le retraité en écoutant ses plaintes.

Dehors, il faisait froid et humide. Landon grimpa sur son vélo, tourna dans la rue Sysslomansgatan puis croisa la Sankt Olofsgatan.

Il monta la côte vers la cathédrale. Devant l'église Helga Trefaldighets était garé un poids lourd. FITNESS SUÉDOIS était marqué sur un des côtés de la remorque. Deux montagnes de muscles déchargeaient des cartons. Q-RUNNER. STAIR MASTER 4200. GX SUPER SPIN BIKES. Les portes du lieu saint étaient ouvertes et dans la rue étaient empilés des bancs en bois et quelques grands tableaux sombres.

Landon s'immobilisa devant l'obélisque. Ils ne s'arrêteraient donc jamais ! Depuis l'année dernière, plus de la moitié des églises d'Uppsala s'étaient transformées en centres de remise en forme. Quelques mois auparavant, il était allé jeter un œil dans l'église Mikael's pour avoir un aperçu du résultat de cette folie. Que comptaient-ils faire ? Décrocher Jésus de sa Croix et accrocher un programme de stretching à la place ? Remplacer la chaire par un banc de musculation avec barre et poids ?

Et c'est exactement ce qu'ils avaient fait. Des coachs et des conférenciers avaient pris la place des pasteurs. Le sport gratuit et les centres de remise en forme attiraient des centaines de personnes chaque semaine.

Une femme s'avança vers lui et lui tendit un prospectus. À peine eut-il le temps de comprendre de quoi il s'agissait, qu'elle avait déjà disparu.

Il baissa les yeux vers le papier dactylographié.

Que personne ne vous séduise d'aucune manière ; car il faut que l'apostasie soit arrivée auparavant, et qu'on ait vu paraître l'homme du péché, le fils de la perdition, l'adversaire qui s'élève

au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu ou de ce qu'on adore, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, se proclamant lui-même Dieu.
(II Thessaloniens 2, 3-4)

Quelques lignes plus loin, sous une image illustrée représentant une sorte d'animal, il y avait une autre citation.

Mais l'Esprit dit expressément que, dans les derniers temps, quelques-uns abandonneront la foi, pour s'attacher à des esprits séducteurs et à des doctrines de démons, par l'hypocrisie de faux docteurs portant la marque de la flétrissure dans leur propre conscience, prescrivant de ne pas se marier, et de s'abstenir d'aliments que Dieu a créés pour qu'ils soient pris avec actions de grâces par ceux qui sont fidèles et qui ont connu la vérité.

(I Timothée 4, 1-3)

Landon retourna le prospectus, mais rien n'était écrit au verso. La femme avait disparu comme par enchantement. Si ça avait été Livets Ord* ou les Témoins de Jéhovah qui voulaient communiquer, il y aurait eu un messenger. Mais là, ça semblait clairement fait maison. Il plia la feuille.

Les deux déménageurs remontèrent dans la remorque et redescendirent en portant plusieurs barres de fer à bout de bras. L'un d'eux les tenait au-dessus de sa tête comme s'il s'entraînait. L'autre ricanait. Posté devant la porte, un homme barbu plus âgé les regardait.

Landon songea à s'approcher pour lui dire quelque chose, mais il ne savait pas quoi. Il n'avait pas mis les pieds dans une église depuis l'enterrement du père de Rita et ne se serait pas opposé à ce qu'on supprime le christianisme. Pourtant, il se sentait mélancolique. Si le mouvement pour la santé, conduit par Johan Svärd, devenait une religion d'État officielle, que ferait-on de tous ceux qui étaient réellement croyants ?

L'idéologie de Svärd était une croyance sans rédemption. C'était la promesse d'une vie plus svelte et plus heureuse. Une

* Livets Ord (Parole de Vie, en suédois). Communauté chrétienne évangélique néocharismatique située à Uppsala et comptant quatre mille membres.

surface qui brillait avec une telle intensité qu'on oubliait qu'il n'y avait rien derrière. Lorsque Landon vit les deux Musclor jouer avec les cartons, il sentit un frisson parcourir sa colonne vertébrale.

Il enfourcha son vélo et pédala en direction de la bibliothèque. Ce n'était pas son problème. Plus maintenant.

Ils allaient injecter la merde de quelqu'un d'autre dans son corps. Ce n'était pas exactement ce qui était écrit sur le papier qu'ils lui avaient donné, mais Rita Peters savait lire entre les lignes. D'abord on lui ferait faire une cure d'antibiotiques pour tuer ses bactéries intestinales, puis elle subirait un lavement où les bactéries fécales d'une personne maigre seraient injectées dans ses intestins. La nouvelle flore intestinale donnerait à son corps un métabolisme plus rapide, ce qui ferait chuter son poids.

— *RePOOPulate*, répéta la chercheuse.

Celle-ci portait un chemisier couleur crème avec des volants et ses cheveux étaient rassemblés en une natte collée sur sa tête. Son accent américain était tenace et exagéré, comme si elle avait trop regardé la télé.

— C'est rapide ?

— Vous verrez le changement au bout de deux semaines. Même si votre poids n'est pas très élevé.

Rita la regarda d'un air suspicieux. Il n'était évidemment pas bas à un point *délirant*, comme Landon avait l'habitude de dire.

— Et est-ce que ça fait mal ?

— Bien sûr que non.

Rita relut la feuille avec les informations. Le système intestinal. Une photo au microscope couleur sépia de bactéries en forme de boudin. Recherche fondamentale, phase 1, restrictions médicales.

— Il en existe des synthétiques, mais nous utilisons des donneurs sains.

Rita leva la tête.

— Est-ce que c'est... sûr ?

— Une batterie de tests est faite sur nos donneurs.

La femme cliqua sur son ordinateur.

Rita l'observa du coin de l'œil. Son chemisier était lâche au niveau de sa poitrine, comme si elle avait récemment perdu du poids. Ses cheveux blonds semblaient secs. Ils étaient presque filasse.

La femme lui tendit un nouveau papier.

— Voilà. Tous les cobayes doivent signer cette autorisation.

Rita saisit le stylo posé devant elle sur la table. Cinq minutes plus tard, elle se retrouva sur le trottoir devant l'entrée du Centre de biomédecine avec un contrat de plus dans son sac à main lui promettant encore une fois une perte de poids significative. Les portes sculptées de l'institution de microbiologie pharmaceutique étincelaient sous les rayons du soleil automnal.

Landon jeta un œil mal réveillé vers la fenêtre dont les rideaux étaient tirés. Plus il y réfléchissait, moins il lui semblait vraisemblable qu'il ait bien entendu. Au moment de se rendormir, il entendit de nouveau un cognement. Cette fois-ci, il se leva.

Il ouvrit la porte et dut ajuster et baisser son regard. Sur le perron se tenait une petite fille habillée d'un pull sur lequel était dessinée une gigantesque tête de chat. Landon cligna des yeux. Ce chat avait cessé d'être mignon depuis au moins cinq tailles et était à présent franchement terrifiant.

— Salut ! gazouilla-t-elle. Je m'appelle Molly. Et toi, tu t'appelles Thomson. C'est marqué sur ta boîte aux lettres.

— C'est le nom de mon père... Mais oui.

— De ton *père* ?

Sa surprise le fit rire. Il avait donc l'air si vieux que ça ? C'était sans doute à cause de la barbe.

— Landon, dit-il en lui tendant la main.

— T'aimes les bananes ? dit-elle en pointant son tee-shirt du doigt.

Il avait dormi avec son vieux tee-shirt Velvet Underground. La banane de Warhol était au moins aussi voyante que le chat décapité de la fillette.

Il hocha la tête tout en baissant le bras. Au moins, elle avait appris à ne pas serrer la main des inconnus.

— J'en mange au moins trois par jour.

— Quoi ? s'exclama-t-elle les yeux écarquillés.

— Du porridge à la banane au petit-déjeuner, du gâteau à la banane au déjeuner et du pudding à la banane au dîner.

Elle l'inspecta d'un air sceptique.

— Tu mens.

— Juste un peu.

— Maman dit qu'on ne doit pas mentir. Même juste un peu. Tout mensonge est un gros mensonge.

Molly lui lança un regard autoritaire.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? Tu vends des calendriers de Noël ou..., s'interrompit-il afin de chercher ce qui pouvait valoir sa présence devant sa porte, des gâteaux ?

— Maman m'a dit que je pouvais t'inviter à prendre le petit-déjeuner chez nous. Si tu avais l'air gentil.

— Le petit-déjeuner ? Et ta maman est... ? balbutia Landon, dérouteré.

Il jeta un regard vers le sentier. Non, il n'y avait pas de voiture.

— Mais on habite ici !

L'intonation de sa voix montrait qu'elle ne le trouvait pas seulement vieux, mais aussi très mou.

— On est tes voisins, précisa-t-elle. Ou en fait... tu es *notre* voisin. On vient d'emménager.

— Tu veux dire pour le week-end ?

— Non, on va habiter ici. Juste pour un temps, dit maman. Jusqu'à ce que ça passe. Mais moi je trouve ça bien. Je vais peut-être avoir un chat.

Landon la regarda avec curiosité. Personne ne vivait ici de façon permanente. Excepté le paysan à l'autre bout de la forêt. Et le vieux couple au bord du lac. Si toutefois il avait survécu à l'automne. Cette partie de Kavarö était une zone de maisons de villégiature. Les gens venaient ici pour repeindre leurs façades et manger des écrevisses, mais dès que septembre sonnait, ils retournaient en ville.

— Dans quelle maison ? La jaune dans le virage ? demanda Landon.

— Non, la rouge, le corrigea Molly.

Elle parlait donc de la maison de l'autre côté du sentier. Il y a quelques années, Landon avait eu l'occasion d'y entrer. Elle appartenait à un vieux bonhomme. Edgar ? Edwin ? Enfin un nom de ce genre. Bertil le connaissait bien. Mais cette maison n'était pas aménagée pour l'hiver, si ?

Molly se mit à sautiller d'une marche à une autre.

— Alors, tu viens ? s'impacienta-t-elle.

— Tu es sûre que...

Il hésitait. Pouvait-on réellement aller chez quelqu'un qu'on ne connaissait pas à une heure aussi matinale ?

C'était pourtant exactement ce que cette petite inconnue avait fait.

— Y aura des tartines aux boulettes de viande, lança Molly.

— Pour le petit-déjeuner ? rit Landon.

— Oui ! On mange à neuf heures pile, a dit maman.

Il se tourna vers l'horloge murale. Cela signifiait *maintenant*. Il regarda de nouveau Molly. Quelle personne normalement constituée pouvait acheter un tel pull à sa fille ?

— OK, Il faut juste que je m'habille.

Il garda son pantalon de pyjama et enfila un gros pull tricoté par-dessus la banane. Puis il enfonça ses pieds dans les vieux sabots que son père avait laissés dans l'entrée et courut à petites foulées jusqu'au sentier gravillonné que Molly remontait déjà.

— Maman ! Maman !

Molly grimpa rapidement les quelques marches du perron et ouvrit la porte de la maisonnette.

— Maman, il est venu ! Je te l'avais dit !

Landon s'immobilisa sur le seuil, réalisant soudain de quoi il avait l'air avec son pantalon de pyjama et son pull bouffé par les mites. C'était tout de même une femme qui habitait ici.

— En fait, Molly, je crois que je ferais mieux de rentrer pour...

Il s'interrompit quand il la vit. Elle était bien plus jeune qu'il ne s'y attendait. Elle portait un chemisier blanc et un tablier clair négligemment noué autour de la taille. Sa longue chevelure brune était rassemblée en une natte lâche. Elle était épaisse, voire forte, mais ses courbes étaient loin d'être disgracieuses.

Landon rougit malgré lui.

— Oui..., bégaya-t-il. Je suis désolé si je vous dérange.

— Non, ça fait plaisir ! Et si je connais bien ma fille, c'est plutôt elle qui est allée vous déranger. Depuis six heures ce matin, Molly insiste pour vous inviter. Enfin, en réalité, depuis qu'elle a vu votre Volvo hier soir. Je n'ai pas réussi à la retenir plus longtemps.

Elle regarda la tenue peu orthodoxe de Landon.

— Elle ne vous a pas réveillé au moins ?

— Non, non.

Elle lui sourit, montrant qu'elle ne le croyait pas.

— Helena, se présenta-t-elle en lui tendant la main.

— Landon, répondit-il en la saisissant.

— Non, il s'appelle La Banane, rectifia Molly.

Helena lança un regard sévère à sa fille.

— Il n'y a pas de problème, dit aussitôt Landon. On en a déjà discuté tous les deux.

— Mais il a menti, rétorqua Molly.

Helena lança un regard étonné, d'abord à sa fille, puis à Landon. Il secoua la tête.

— Je ne vous dirai rien.

La cuisine était exactement comme dans ses souvenirs. Une vieille table en pin, deux chaises à barreaux et un tapis tissé en coton. Une vieille banquette était collée contre la fenêtre. Sa grand-mère avait eu la même. Dedans, elle rangeait tous les jeux de société. Sur les étagères étaient posés des boîtes de café en fer-blanc, des bocaux en verre et des épices. De fins rideaux en dentelles, dans lesquels les guêpes s'égarèrent en été, encadraient la fenêtre. Et un autre tapis rayé faisait des plis sous le pied d'une chaise. Dans un coin derrière la porte étaient empilés des cartons de déménagement qui n'avaient pas encore été vidés. Helena sortit du four une plaque remplie de petits pains dorés. Une odeur merveilleuse se répandit dans la cuisine.

Landon jeta un œil sur le plan de travail. Au-dessus de l'évier était accroché un tuyau de jardin.

Helena s'essuya les mains sur son tablier.

— Ce n'est pas franchement une villa de luxe, dit-elle.

— Pardon ! répondit-il en comprenant qu'elle avait vu son regard. Vous n'avez pas d'eau chaude ?

— Si, dans la salle de bains. Mais je n'ai pas réussi à aller plus loin et à l'installer aussi dans la cuisine.

— J'ai l'impression d'être déjà venu dans cette maison. Mais à l'époque, c'était un vieux monsieur qui habitait ici..., hésita-t-il. Edgar ?

— Edvard ! s'illumina Helena. Alors tu as rencontré mon père !

— Ton *père*. Ah c'est pour ça que... vous...

— Il n'est plus capable de s'en occuper, dit-elle en faisant un geste résigné. Alzheimer.

— Aïe. C'est dur.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais ici ?

— La même chose. J'emprunte la maison de mon père. Je suis venu pour écrire.

— Tu es écrivain ?

— Chercheur. Au département d'études nord-américaines.

— À Uppsala ?

— Oui.

Helena posa une corbeille sur la table, y disposa quelques petits pains encore chauds et servit le café. Le beurre, la confiture ainsi que le fromage s'y trouvaient déjà.

— Du sucre ?

— Volontiers.

Il regarda le paquet. Un avertissement en grosses lettres noires scintillait en bas.

— On devrait se ravitailler en sucre, dit-il. Hier, j'ai entendu aux infos que le gouvernement voulait mettre en place une nouvelle hausse de dix pour cent sur le sucre à partir du 1^{er} janvier. Apparemment, jusqu'à présent, les mesures n'ont pas donné de résultats satisfaisants.

— Si on demande à Johan Svärd, le monde ne donnera jamais de résultats satisfaisants, rétorqua Helena. Le Parti de la santé ne sera satisfait que lorsque le sucre sera classé comme une drogue.

— Même pire, tu ne crois pas ? Au moins, la cocaïne fait maigrir.

— Ce sera certainement la prochaine pilule gratuite, sourit-elle.

Helena attrapa la dernière assiette sur le plan de travail et s'installa sur la banquette en bois.

— Bon appétit !

— Ça a l'air délicieux.

— Ce n'est que du pain.

Helena coupa un petit pain en deux et tendit une moitié à sa fille. Molly posa dessus quatre boulettes de viande puis porta la tartine à sa bouche avec ses deux mains, mais la reposa aussitôt.

— Si tu veux, je peux aussi couper les boulettes en deux. Ce sera plus facile à manger.

Molly secoua la tête. Une vague d'inquiétude passa dans les yeux de Helena.

Landon croisa son regard. Il eut soudain envie de l'aider à retrouver le sourire.

— Merci pour l'invitation, dit-il. J'avais compté sur une semaine en cellule d'isolement avec pour seule nourriture du pain industriel.

— Tu peux revenir ici quand tu veux, lui sourit-elle.

Lorsqu'il prit enfin le chemin du retour, la matinée s'était écoulée sans qu'il ne s'en rende compte. C'était déjà l'après-midi. Il avait aidé Helena à monter des cartons à l'étage afin de la remercier pour le petit-déjeuner. Au lieu de se séparer, ils s'étaient ensuite rassis autour de la table de la cuisine et avaient passé plusieurs heures à discuter tout en buvant du café.

Elle l'avait invité à revenir le lendemain matin pour l'aider à calfeutrer les fenêtres avant l'arrivée du grand froid. Calfeutrer. Landon ne savait même pas ce que ça signifiait (il avait retenu le mot dans l'intention de le chercher quand il rentrerait). Mais pour ne pas passer pour un idiot, il avait accepté sa proposition. Ça ne lui ferait pas de mal de se rendre un peu utile.

Le chirurgien à la télé traça au feutre noir les différentes zones sur le ventre pâle, fit ensuite gonfler l'abdomen avec du gaz carbonique et introduisit le tube couplé à une caméra. Puis il prit le scalpel. Cinq incisions rapides à travers les couches de peau et de graisse. Lorsque l'anneau en silicone fut en place, la partie supérieure de l'estomac avait la taille d'un œuf. Il regarda l'écran. *Parfait.*

La fille sur la table d'opération avait douze ans. Rita était jalouse. Une liposuction suivie d'une gastroplastie. Elle aurait tellement aimé pouvoir bénéficier de ces super-interventions.

Mais elle avait dû se contenter d'aller au centre de soins chercher une dose de Purify, le vaccin gratuit contre l'obésité du Parti de la santé. Depuis, son anus la grattait terriblement, mais l'infirmière l'avait rassurée en lui expliquant que les effets secondaires disparaîtraient au bout de quelque temps. Son ventre finirait par se stabiliser. *C'est comme le soleil. Au début de l'été, on ne le supporte pas plus d'une demi-heure et à la fin de l'été, on peut rester dehors une journée entière sans que sa peau proteste.* Dans l'émission *Docteur Sten*, ils avaient dit que Purify était une sorte de détox pour le corps. Un moyen naturel d'éliminer les toxines. Une femme dans le public avait demandé si le médicament était réellement un ver. Rita avait eu un haut-le-cœur. Mais tout le monde avait ri. *Purify est un parasite, avait admis le Dr Sten, mais un bon parasite. La seule chose qu'il mange, c'est la graisse.*

Alors que croire ? Cela semblait improbable que le gouvernement investisse des millions pour empoisonner la population.

Landon ne rejetait cependant pas l'idée d'un complot. Rita se souvenait combien il avait été fou de rage quand la télé SVT* avait changé pour HTV**. Il avait froissé le quotidien qu'il lisait et avait passé le restant de la matinée à proférer des injures. *Putains de fascistes*. C'en était presque réjouissant.

Une semaine plus tard, elle constata que le super-vaccin gratuit du Parti de la santé avait quand même un coût. Rita n'était pas allée aux toilettes depuis quatre jours. Son ventre était gonflé comme un ballon. Elle appuya son oreiller contre son diaphragme. *Comme le soleil*. C'était l'euphémisme de l'année.

Le lendemain, elle retournerait au Centre de biomédecine afin d'avoir son antibiotique. Ils n'apprécieraient sans doute pas qu'elle fasse une double expérimentation.

Elle regarda l'heure. Moins dix. Une pile de livres était posée sur la télé. En haut se trouvaient des pubs qui étaient arrivées avec le courrier du jour.

OUBLIEZ LE TABLEAU DES CALORIES ET RETROUVEZ LA FORME GRÂCE À NOTRE *METHODE-SWAP* !

LES EXPERTS EN FITNESS DE FYRIS : NOUS VOUS TRANSFORMERONS EN UNE "MACHINE BRÛLEUSE DE GRAISSES"

UPPSALA LIPOSUCCION. QUINZE MINUTES POUR DEVENIR MINCE

Grâce aux subventions du gouvernement, n'importe qui pouvait devenir entrepreneur. Les prospectus inondaient littéralement sa boîte aux lettres.

Elle regarda de nouveau l'heure. Son thé était en train de refroidir, mais elle n'avait pas le droit de le boire avant qu'il soit quatre heures pile. C'était comme pour le tapis de course. Elle n'avait pas le droit d'arrêter de courir avant que tous les chiffres sur l'écran soient pairs : 01:00:00. 44:44:44.

* SVT : Sveriges Television (la Télévision suédoise).

** HTV : Hälso Television (la Télévision pour la santé).

Elle regardait la télé mais n'arrivait pas à se concentrer. Comme si son cerveau refusait de se connecter. Heureusement qu'un des maîtres de conférences avait accepté de la remplacer pendant cette période. Elle avait réussi à obtenir six semaines pour avancer dans son travail de recherche, mais jusqu'à présent elle n'avait même pas allumé son ordinateur.

C'était étrange. Après avoir soutenu sa thèse, elle avait eu tellement hâte de pouvoir enfiler la "bague de doctorat". À présent, celle-ci était reléguée dans le tiroir de la salle de bains. Plusieurs fois elle avait pensé la déposer chez le bijoutier de la rue Drottninggatan pour la faire rétrécir, mais elle ne l'avait jamais fait. Elle ne prenait même plus plaisir à travailler. Elle savait qu'elle devait remercier sa bonne étoile d'avoir pu reprendre le poste de Gloria Öster. Pourtant, tout ça lui semblait vide de sens. Les étudiants en littérature étaient amorphes et si peu intéressés. À moins que ce soit son état à elle qui fût contagieux.

Rita tripota nerveusement la télécommande. Il était maintenant question d'un camp d'entraînement pour enfants en surpoids. La caméra faisait un travelling sur le camp aux couleurs automnales. En musique de fond passait *Lettre de la colonie de vacances* de Cornelis Vreeswijk. Une vingtaine d'enfants dodus d'environ six ans couraient autour d'une piste sous l'œil d'un entraîneur qui leur hurlait des ordres. Sur le plan suivant, un garçon rondouillard était assis dans un réfectoire en train d'éplucher une pomme. Les joues écarlates et d'une voix fluette, il expliquait au reporter que les calories se trouvaient dans la peau. *Les cayolies*, disait-il.

Rita était offusquée. Les gens ne devraient pas avoir d'enfants. Pas quand ils sont incapables de s'en occuper. Comme son père. *J'ai que toi, Rita, Rita, j'ai personne d'autre que toi, oh Rita, oh putain*. Et pourtant c'était son rôle à elle de répondre à ses coups de fil, bien qu'il ait dix ans de retard pour ses anniversaires.

Pendant trois jours, il était resté par terre entre le canapé et la table basse. Mort. Allongé sur le tapis rouge Ikea et entouré d'une vingtaine de bouteilles vides. Quand Lennart n'était pas venu travailler le lundi, un collègue avait donné l'alerte. Le mardi, ils avaient enfoncé sa porte et l'avaient trouvé gisant

sur le sol. Dans la main droite, il tenait son téléphone. Le numéro de Rita, le dernier qu'il avait appelé.

Elle n'avait pas décroché. Elle n'avait pas eu la force de répondre.

Tu ne pouvais pas savoir, Rita. Tu ne dois pas te faire de reproches.

Elle appuya sur le bouton de la télécommande. Sur HTV2 passait une pub pour un documentaire qui avait pour titre *Extreme Diets*. Elle regarda avec dégoût la femme sur l'écran et ne put s'empêcher de penser à Gloria Öster. Rita n'aurait jamais obtenu son poste dans le département d'études littéraires si la nouvelle réforme de l'emploi n'avait pas été mise en place par le gouvernement. Grâce à l'échec de la perte de poids de Gloria – avait-elle au moins essayé ? –, Rita s'était vu proposer le poste de maître de conférences du jour au lendemain. Certes "temporairement", mais quelle probabilité y avait-il qu'une Gloria Öster de cent kilos de moins revienne en littérature comparée et exige de récupérer son poste ?

Pauvre Gloria. De plus, elle avait été bien plus investie que Rita ne l'était en ce moment. Pas étonnant que les étudiants soient tristes. Ces derniers temps, Rita avait clairement négligé son travail. À la cafétéria, un des doctorants avait pointé du doigt la salade de Rita en lui faisant remarquer que le maïs en conserve était le légume le plus calorique qu'on pouvait avaler, en plus de l'avocat. *C'est comme du sucre pur*. Elle avait réussi à évacuer quelques grains de maïs dans les toilettes, mais c'était déjà trop tard. Rita avait lu un article dans un magazine à ce sujet : même si on vomissait ce qu'on venait de manger, la moitié des calories étaient déjà assimilées par le corps. Si on voulait maigrir, seul le jeûne était valable. Pas de triche.

Cet après-midi, elle avait fait au moins trois heures de sport. La dernière heure, la culpabilité de sécher son travail l'avait littéralement rongée. Le département n'avait pas gobé sa "gastro" et s'était contenté de lui demander d'essayer de prévenir un peu à l'avance la prochaine fois. Mais Rita sentait que c'était le début de la fin. Si elle commençait à mettre son travail entre parenthèses pour faire du sport, elle qui avait déjà mis tout le reste entre parenthèses...

L'horloge de la télé indiqua seize heures.